



À la mémoire d'un irréductible.

ANTÓNIO FERREIRA DE JESUS

1940-2013

52 ANS DE SÉQUESTRATION ÉTATIQUE !...

Texte original en portugais:

António Ferreira de Jesus 1940-2013, publié le 6 décembre 2013.

* L'image sur la couverture est une photo d'un graffiti réalisé sur un mur à Sétubal (Portugal), décembre 2013

À la mémoire d'un irréductible.

ANTÓNIO FERREIRA DE JESUS

1940-2013

52 ANS DE SÉQUESTRATION ÉTATIQUE !...

António Ferreira de Jesus, est né le 30 octobre 1940 à Oliveira do Bairro au Portugal et est décédé le 6 novembre 2013. De ses 73 années de vie, il en aura passé 52 dans les prisons portugaises, cas inédit en Europe. À peine 21 ans hors des murs ! Il aura souffert 52 ans de séquestration étatique !...

António Ferreira de Jesus est né dans la misère, il a vu mourir ses deux jeunes frères, l'un de faim et l'autre de manque de soins médicaux. Révolté par les inégalités sociales, refusant cette forme de terrorisme que constitue la violence économique, il s'est insurgé contre cette dépossession de la vie qu'est le salariat imposé par ceux qui dominent et commença très tôt à pratiquer l'expropriation aux dépens de la classe dominante. Il voulait se réapproprier sa propre vie et a choisi de courir les risques liés aux expropriations plutôt que de s'humilier à mendier des miettes ou de s'assujettir à un vil salaire. Il a défendu sa mère contre les coups que lui infligeait son père et s'est opposé violemment à lui lorsque , une fois encore, il la frappait. Jamais plus son père ne s'est autorisé à agir de la sorte.

A 17 ans il est jeté en prison. Une fois sa peine accomplie, il est soumis à la fameuse « loi de correction » fasciste dans l'école-prison de Leira (1). Se retrouvant là avec d'autres « fils de ces hommes qui n'ont jamais connu d'enfance », il est révolté par la répression qui y règne. À la prison de Lisbonne, en contact avec des prisonniers politiques, il nourrit sa conscience politique . Cette fois-là, il devra

effectue 13 années d'enfermement, dont 4 ans à l'isolement, assorties de punitions incessantes.

António sort de prison si enragé qu'il attaqua la prison-école de Leira avec l'objectif d'en libérer les prisonniers et de mettre le feu à l'établissement pénitentiaire. Peu après, alors que les travailleurs d'une usine n'avaient pas été payés, son sentiment de classe le poussa à y mettre le feu après avoir tué un gardien dans un corps-à-corps violent pour sauver sa propre vie. Puis il fit une série de braquages. La PIDE, police politique du fascisme, se mit à ses trousses. Un de ses frères, qui avait participé à l'attaque, qui avait échoué, contre la prison-école, le dénonça. Il fut condamné à 24 ans, la peine maximale à l'époque, pour « délinquance » et classé désormais comme « difficile à corriger » (2).



De gauche à droite : Maurício, Tó, Soares, Juvenal, António Ferreira de Jesus au terrain de foot de la prison de Pinheiro da Cruz, en 1977.

Survient le 25 avril 1974, la révolution réduit sa peine à 12 ans. Il pouvait alors sortir en conditionnelle après avoir purgé la moitié de sa peine, soit après 6 ans. Mais, réputé prisonnier particulièrement rebelle il fut contraint d'accomplir la quasi-totalité de la peine initiale de 12 ans qui lui avait été infligée et quand il fut remis en

liberté conditionnelle il ne lui restait que quelques mois à faire. Un peu plus tard, il est condamné à 18 mois pour port d'arme, avec la menace de révocation de sa liberté conditionnelle. En 1991, il sort de nouveau en conditionnelle alors que sa peine touchait à sa fin. Plus tard, en 1994, il est condamné à 10 ans pour plusieurs braquages et cette même année à nouveau condamné, avec d'autres compagnons, à 18 ans pour vol et séquestration à l'encontre d'un trafiquant d'héroïne notoire.

Partout où il est passé, il a laissé une trace. Dans l'école-prison de Leira il a participé, pendant la dictature fasciste, à de nombreux mouvements de protestations contre la nourriture infecte qui y était imposée et contre l'omnipotence des gardiens. Dans la prison de Coimbra, après le 25 avril 1974, il participa, avec d'autres détenus, à une révolte qui dura des semaines. Monté sur le toit de la prison, il haranguait les gens dans la rue avec un porte-voix, expliquant les raisons de la mutinerie. Peu de temps après il est élu président de l'Association des prisonniers. Une mutinerie éclate et un de ses compagnons est tué par balles. Il se trouvait juste à côté de Ferreira, qui, ce jour-là, échappa à la mort de justesse. Le gardien qui avait tiré devant déclarer plus tard que son intention était de tuer Ferreira et pas l'autre gars. António est alors transféré à la colonie pénitentiaire de Pinheiro da Cruz, où il est mis à l'isolement total pendant plus d'un an dans une cellule de l'Aile 1, alors vide de prisonniers. « Il manquait juste qu'ils me donnent une corde pour me pendre », disait-il. En 1976, une mutinerie éclate dans cette Aile 1, désormais occupée par de nouveaux détenus. Ils montent sur le toit, mais c'est un échec et la plupart sont sauvagement battus quand ils sont contraints d'en redescendre. La dynamique de ces mouvements de révolte poussa les prisonniers à prendre conscience d'eux-mêmes et de leurs droits. Renforcé et instruit par des rencontres avec des prisonniers politiques dans les prisons où il était passé et féroce opposé à toutes les directives de l'administration pénitentiaire, António Ferreira est alors considéré par les autorités comme un radical pour ses opinions et ses prises de positions. La droite se lamente et proteste dans les médias en disant que ce sont les gardiens qui sont punis plutôt que les prisonniers et clame que l'anarchie règne dans les prisons.

En 1978, António est l'un des principaux organisateurs d'une éva-

sion par un tunnel, creusé sur des dizaines de mètres de long. 123 prisonniers, dont lui-même, s'évadent de la prison de Vale de Judeus dans laquelle il avait été transféré après celle de Pinheiro da Cruz. Quelques semaines plus tard il est repris. Son nom apparaîtra dans d'autres mutineries, des tentatives d'évasion, des grèves de la faim, des mouvements de protestations, des mouvements de revendications, et d'innombrables plaintes envoyées aux médias ou à d'autres organismes et tout cela se soldera par des mises à l'isolement appliquées à l'ensemble de la population carcérale.

Il a subi de nombreux transferts en pleine nuit, parfois vers d'autres ailes ou d'autres cellules disciplinaires, parfois vers des modules d'isolement du régime 111 (3), parfois vers d'autres prisons, châtiments imposés dans la plus totale illégalité dans le but de démobiliser les luttes. Il souffrait profondément de la discrimination et de la mauvaise foi de l'administration pénitentiaire qui accumulait les condamnations contre lui, pleines d'irrégularités procédurales, et qui l'entraînaient vers une situation équivalente à une perpétuité inavouée, le laissant dans l'angoisse et sans espoir.

Malgré tout cela il est resté ferme face à l'abîme sans fond dans laquelle on voulait le précipiter.

Un jour, à la prison Pinheira da Cruz, lorsqu'il avait déjà presque 70 ans, il refusa le transfert dans une autre aile et, avec son courage et sa détermination, déclara à la face des matons : « Je ne bougerai pas d'ici ! Mes pieds ne bougeront pas ! Ce n'est que par la force ou bien mort que vous me bougerez ! ». Les gardiens étaient estomaqués, mais en échange de leur vil salaire et soumis comme ils sont à leurs chefs, ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent sur un brancard. Et ce n'est pas dans une autre aile qu'ils le jetèrent mais au module d'isolement (l'équivalent du régime 111 qui avait été supprimé en 2009), le **Big Brother** (4), la prison dans la prison, séparé de tous les autres détenus, en représailles de son insubordination. Il entama aussitôt une grève de la faim, de la soif et de la parole. Sa grève de la parole impliquait de n'adresser en aucunes circonstances le moindre mot à l'ennemi, gardiens ou autres représentants de l'État. Les matons essayèrent de lui parler : rien, il restait silencieux ; une assistante sociale : il se taisait, une éducatrice, il restait coi ; une psychologue, idem, vint un infirmier : pas un mot, un médecin : même chose ; puis

un psychiatre qui n'obtint rien de plus. « Basta ! Il m'est impossible de parler avec mes oppresseurs ! », se disait-il. « Je les ai rendu fous, ils ne savaient plus quelle décision prendre à mon sujet », expliquait-il plus tard. C'est à peine s'il accepta de parler avec son dernier avocat, José Preto. Ce combat l'a vieilli prématurément et a pesé lourdement sur son état de santé. Il ne lui restait plus que la peau sur les os, presque mort, à moitié aveugle, affaibli par de nombreux diabètes, ayant souffert plusieurs AVC, il fut remis en « liberté » le 15 mars 2012, assurément pour ne pas encore alourdir les scandaleuses statistiques de la mortalité carcérale...

Combien de compagnons a-t-il vu mourir (toute mort en prison est un crime d'État!) ; combien de tabassages sauvages a-t-il vu, combien d'humiliations ? (la prison est en soi une torture!). N'est-ce pas du terrorisme ce qu'il a subi, ce qu'il a vu d'autres subir ? Combien de fois a-t-il été acculé au suicide ? Combien de fois a-t-il été menacé de mort ?

Il refusait d'envoyer son courrier par la voie administrative car la censure et la surveillance dont il était l'objet l'écoeuraient au plus haut point. L'indignation et le dégoût l'avaient presque rendu malade à la vue de ses dossiers concernant ses procès qu'il accumulait, dissimulés dans des tas de paperasses pour tromper la vigilance des gardiens. Souvent les matons lui volaient ces dossiers pendant les fouilles. Ils contenaient des tas d'annotations au sujet des tabassages de prisonniers par les matons et les morts suspectes (du fait des matons ou de l'absence de soins), et aussi différents textes qu'il avait rédigés à l'attention de différentes organisations, toujours accompagnés de cahiers de preuves. Il se maintenait en permanence au courant de ce qui se passait. Il notait tout ce qu'il savait, de façon détaillée, avec les dates et les noms des responsables et planquait tout cela dans sa cellule, dissimulé dans les objets les plus divers.

António Ferreira était un type dur, avec des principes, une éthique et d'une grande détermination. Il fut persécuté durant toute sa peine, subissant d'innombrables mises à l'isolement (5) parce qu'il ne fermait jamais sa gueule face au monstre qu'est l'institution pénitentiaire - terrible lieu d'extermination ! - et pour défendre sa dignité tout en étant solidaire de ses compagnons. Il préférerait mourir plutôt que de perdre sa dignité qui était son bien le plus précieux.

Voici ses paroles, écrites en 2005, depuis la prison de Vale de Judeus, à propos des plaintes qu'il fit parvenir, par des moyens discrets, à différents groupes et organisations nationales et internationales : *À l'intérieur de la prison, je défends des idées et des convictions, et pour cela je suis persécuté. Je défends ma dignité, et pour cela je suis persécuté. J'écris à la presse depuis 1974, et pour cela je suis persécuté. Je suis devenu membre et correspondant de l'Association des droits de l'Homme et des prisonniers, et pour cela je suis persécuté. Je suis partisan des idées anarchistes, et pour cela je suis persécuté. J'attire l'attention de l'administration sur le non-respect de ses propres lois, la violation systématique de la Réforme pénitentiaire (Décembre 1979; loi 265/79), et pour cela je suis persécuté. Je me bats contre la corruption, contre les abus de pouvoir, contre « les violences gratuites », contre l'incompétence, contre le salaire misérable que perçoivent les prisonniers pour leur travail, et pour cela, je suis brutalement persécuté. Et finalement (pas si finalement que ça...), j'ai témoigné (là on touche la partie la plus délicate pour eux et la plus dangereuse pour moi) dans plusieurs procès contre des fonctionnaires de cette prison (Vale de Judeus) qui sont accusés de corruption, d'abus de pouvoir et de la mort de prisonniers. Pour cela je suis haï, persécuté, réprimé et menacé de mort.*

Fort de sa volonté et en dépit de tous les obstacles inhérents à la prison, il a réussi à apprendre à lire, à apprendre le métier de technicien-radio, celui de serrurier et aussi la mécanique. Autodidacte, il a lu des livres d'histoire, de sociologie, de politique, de marxisme, d'anarchisme, de philosophie, d'écologie, de psychologie, de psychiatrie, d'antipsychiatrie, de sciences physiques, de chimie, d'astronomie, d'astrologie et de sciences naturelles. Plus il lisait et plus s'affirmait sa conscience de soi et plus sa révolte grandissait. Pour lui les mots avaient un sens – ce n'était pas un rhétoricien ni un jongleur de mots. Il apprenait par lui-même et pour cela il était considéré dangereux par le système. Il n'était pas indifférent à ce qui se passait dans le monde et localement. Bien au contraire, il se tenait très informé et était très préoccupé par ce qui se passait à l'extérieur. Souvent il faisait ce commentaire, où se mêlaient surprise, préoccupation et colère : *Pourquoi les gens en dehors de ces murs ne se révoltent-ils pas jusqu'à abattre les structures qui les détruisent ? Comment se fait-il qu'ils avalent toujours les discours des politiciens et supportent un système qui les fait « vivre »*

dans l'humiliation ? Une indignation sauvage s'emparait de lui à propos de ce qui se passait à l'intérieur et à l'extérieur des murs. C'est le mot, sauvage, car il n'ont jamais réussi à le domestiquer. C'était un insoumis et il exprimait ses sentiments de façon claire et nette. Il était d'une grande franchise et méprisait les « bonnes manières » sociales dans lesquelles il percevait beaucoup de mensonge et d'hypocrisie. Il ressentait les injustices de ce monde d'une façon exaltée, rageuse, animé d'un profond désir de les combattre avec toutes ses forces et ses capacités. Ah, comment il commentait, en s'agitant, en souffrant, et vivait les événements qui lui parvenaient par les journaux, la radio et, plus tard, la télévision ! Comme il connaissait bien les mensonges du discours de l'État ! Combien il était dégoûté par les paroles mensongères et fallacieuses des politiciens ! Il était un *en-dehors*, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs de la prison.



António Ferreira, était devenu une référence pour les compagnons qui refusaient de se laisser dégrader, qui ne se vendaient pas, il inspirait à la fois fascination et sympathie à ses compagnons. Il leur lisait des textes, des livres et leur répétait souvent qu'ils n'étaient

pas suffisamment conscients de leurs droits. Il créait autour de lui une confiance totale et alimentait un profond sentiment de fraternité entre eux. Généreux, il les soutenait toujours. C'était un homme de parole, toujours prêt à aider ses camarades, d'une solidarité de tout instant, il les incitait à lire de bons livres, se battait pour défendre la dignité et la liberté, aguerrissant les esprits, la force intérieure et la résistance il animait le combat contre les coups portés par le pouvoir. C'était un homme fier, indomptable, un ennemi de toute autorité, un combattant en état de colère permanente, toujours en ébullition, dévoré par une révolte profonde, en confrontation constante avec les gardiens et autres fonctionnaires, d'une façon courageuse, audacieuse, exaltée, animé d'une détermination intrépide qui parfois faisait presque peur à ses compagnons les plus proches à cause des conséquences qui pouvaient en découler. Il respirait la révolte par tous les pores. On le considérait comme une bombe à retardement tant l'animait la colère.

Ses détracteurs, authentiques staliniens qui font et défont l'histoire à leur guise, la version policière à la bouche, paraissent être plus policiers que la police elle-même. Ils ont inventé des histoires sur son compte (comme le mensonge suivant lequel António aurait été condamné pour le meurtre d'un berger et de son chien) afin de le présenter comme un être immoral et de monter la rumeur publique contre lui. Mais il ne pourront faire oublier ce que António Ferreira a été et est, ni tous les récits extraordinaires sur son compte faits par les prisonniers en lutte et par d'autres qui l'ont connu et ont partagé des moments avec lui, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il n'est pas question ici de le mettre sur un piédestal, il aurait été le premier à s'y opposer, car il n'acceptait de piédestal pour personne. Et pourtant c'est l'occasion de mettre les points sur les i. Il était capable de reconnaître les erreurs qu'il avait commises dans son parcours de hors-la-loi, mais jamais il ne le fit devant l'État, à qui il ne reconnaissait aucune légitimité. Dans les pedigrees de ses détracteurs et de ses pseudo-critiques dont certains journalistes-policiers, se lisent bien leur démagogie, leur soumission au pouvoir et les nombreuses et misérables complicités qu'ils entretiennent avec lui. De plus, que savent-ils, ces moralisateurs hypocrites et menteurs, de la vie menée sur le fil du rasoir, de l'état de révolte permanente contre le pouvoir et

ses traquenards ? Que connaissent-ils de la dignité ? Ils ignorent tout de la lutte clandestine, de ce qu'elle implique et signifie. Et aucun d'entre eux n'arrive à la cheville d'António qui, tout en souffrant des pires conditions de détention, degré ultime de l'oppression, n'a eut de cesse de se confronter avec ce monde.

Il sidérait les gardiens et autres représentants officiels, les laissaient perplexes et effrayés par ses invectives et ses menaces de dénonciation de leurs agissements, criées, hurlées, faisant circuler sa parole entre les murs étouffants de l'architecture carcérale. Un jour, dans les années 80, à la prison de Pinheiro da Cruz, alors que tous les prisonniers avaient reçu l'ordre des gardiens de quitter sur-le-champ le terrain de foot, tous s'en allèrent, sauf António qui décida de ne pas bouger. Faisant face à un gradé et à d'autres matons sur lesquels pesaient de longues listes d'accusations de corruptions et de tabassages de détenus, il leur a cassé la gueule et ils durent tous se barrer la queue entre les jambes. António accumulait beaucoup d'informations sur la corruption et la pourriture qui régnaient dans la prison et il avait appris à les utiliser avec courage et lucidité.

Il n'acceptait les coups d'aucun gardien. Il leur hurlait: « je ne vous permets pas de me toucher, même avec le petit doigt. J'en mourrai peut-être, mais je vous défonce la tête avant ». Ferreira ne parlait pas aux flics ni aux matons et il considérait ceux qui le faisaient comme suspects. Plusieurs gardiens et certains détenus qui se comportaient comme des flics, suivaient ses pas en permanence et tous les prisonniers qui osaient lui tenir compagnie dans la cour avaient leurs dossiers marqués à l'encre rouge, ce qui, sans que ce soit dit, avait pour conséquence une restriction aggravée de leurs droits et rendait improbable leur libération conditionnelle.

Pour préserver son identité, sa dignité, sa personnalité, après ces 52 années passées en prison, il s'était forgé une cuirasse, faite d'amertume, de rudesse et même de dureté, mêlées à une révolte exaltée et terrible qui parfois éloignait ses compagnons les plus proches. Seuls ceux qui le connaissaient un peu plus connaissaient sa grande sensibilité et sa profonde générosité et pouvaient partager avec lui une partie des rêves qui le faisaient persévérer et résister.

António a fait savoir à plusieurs reprises, publiquement, sa profonde reconnaissance pour l'extraordinaire solidarité manifestée par

tous ces camarades, nationalement et internationalement, et a dit que c'était grâce à eux et à elles qu'il avait réussi à résister et à échapper à la mort en prison.

Grâce à eux et à elles, cette solidarité ne lui a pas fait non plus défaut à sa sortie de prison et lui a assuré un toit jusqu'au dernier jour de sa vie,

C'est avec une profonde sympathie, solidarité et amitié que nous partageons sa mémoire et avec une terrible douleur que nous ressentons sa disparition.

L'esprit d'António vit encore parmi nous !

Adieu, compagnon !

De la part de tes camarades !



António Ferreira a été enterré au cimetière de Portimão.

Sur sa tombe on peut lire :

« Fier, indomptable, ennemi de toute autorité,
ton rêve de liberté ne sera jamais détruit !

Amour et anarchie !

De tes camarades.»

NOTES

(1) Peine de prison imposée par le régime fasciste pour « mauvais comportement » après avoir purgé la peine initiale.

(2) Avec le code pénale fasciste, si un tribunal condamnait un individu à n'importe quelle peine, par exemple à 5 ans, cela signifiait que l'individu pouvait recevoir en plus de ces 5 ans, une peine de 3ans. Et si cet individu se voyait appliqué une autre sanction disciplinaire, 3 ans de plus étaient rajoutés, donc:5 plus 3, plus 3, plus 3,:14 ans de prison. Dans le cas d'António, si le 21 avril n'avait pas eu lieu, sa peine aurait été de 24 plus 3, plus 3, plus 3, soit 33. La « délinquance » était une mesure de punition qui pouvait aller jusqu'à 3 périodes de 3 ans, à rajouter à la peine initiale, selon les critères de la direction pénitentiaire. Et être de « correction difficile » signifiait une surveillance renforcée.

(3) En 2009, le régime 111 a été remplacé par un équivalent. L'article 111 de la loi-décret n°256/79 du 1er août 79 stipule que :

1- Des mesures spéciales de sécurité peuvent être imposées à un détenu si son comportement ou son état mental présente un danger sérieux d'évasion ou de violence contre soi-même ou contre des personnes ou des objets

2- Les mesures spéciales de sécurité suivantes sont permises : a) interdiction de manipuler ou de posséder certains objets ; b) observation nocturne

du détenu ; c) mise à l'isolement, séparation d'avec les autres détenus ; d) suppression ou restriction de promenades; e) utilisation de menottes ; f) placement du détenu dans une cellule de sécurité spéciale.

3- Les mesures prévues dans le paragraphe précédent sont autorisées si il n'existe d'autres manières de prévenir ou d'empêcher un risque d'évasion ou de perturbation importante de l'ordre et de la sécurité dans l'établissement.

4- Les mesures spéciales de sécurité peuvent être maintenues le temps que persiste le danger qui a justifié leur application.

5- les mesures mentionnées dans le ph. 2 ne peuvent être utilisées comme mesures disciplinaires.

(4) **Big Brother** est l'appellation donnée par les détenus au module, très sophistiqué et bourré de caméras de surveillance, complètement séparé et isolé, qui a été construit à l'intérieur de la prison de Pinheiro da Cruz dans les années 90. Seuls les gardiens et autres fonctionnaires de la prison (à l'exception des avocats) sont autorisés à avoir un contacte avec les détenus, maintenus à l'isolement total dans de véritables cages faites de béton armé et d'acier.

(5) La prison est en-soi une punition/torture. Une personne condamnée à l'enfermement subit déjà la punition et, à l'intérieur de la punition qu'est la prison, le détenu subit d'autres punitions comme les cachots, les cellules disciplinaires, les régimes d'isolement total, au-delà de l'oppression inhérente à l'exercice d'autorité.

